Nathalie Hadj

L'IMPOSSIBLE RETOUR

ROMAN

MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France, 2023.*

À André, Maria et Éric
À ma fille, Margaux

« Il y a des êtres qui justifient le monde, qui aident à vivre par leur seule présence. »

ALBERT CAMUS,
Le Premier Homme

PREMIÈRE PARTIE

LES DÉPARTS

22 avril 2014

Il est là, allongé sur son lit, les bras croisés sur sa poitrine, le regard perdu mais intense, rempli des émotions qu'il étouffe sous ses paupières tombantes. Ses lèvres semblent scellées, elles ne s'ouvrent même pas pour expirer. Des sourires qu'arborait si souvent cette bouche pulpeuse, il ne reste plus que les deux seules rides de son visage, comme des coups de canif sur ses joues creuses. De temps à autre, ses yeux parcourent la chambre, les moulures du plafond, la télévision sans le son, la chaise où sont posées ses affaires, pour revenir vers la fenêtre qui lui offre un petit coin de ciel.

Mon père, c'est le silence, un silence lointain, épais, le silence maladroit de celui qui craint les mots et qui les retient comme des aliments qu'on mâche difficilement sans parvenir à les avaler. Il y a longtemps qu'il a décidé de ne plus rien dire, de s'effacer, si discrèt qu'on perçoit à peine sa présence. On l'oublie et il ne s'en plaint pas. Il ne reproche jamais rien à personne, comme si son glissement vers la transparence était dans l'ordre des choses.

Lui qui n'a jamais voulu aller voir un médecin de sa vie, il a l'air presque content d'être hospitalisé. Il trouve que sa chambre ressemble à celle d'un hôtel et que les infirmières sont très aimables. On ne lui a rien dit, Thomas et moi, mais c'est justement pour nous assurer qu'on le traiterait correctement, qu'on ne le jugerait pas à sa peau mate, ses cheveux frisés, ses deux dents en or, à sa tête d'Arabe, en somme, qu'on l'a placé dans une clinique privée. Ici, ils sont obligés de lui sourire, de faire semblant de s'intéresser à lui. Et puis, surtout, il n'y a pas d'horaires de visite, je peux être à ses côtés toute la journée, même si on se parle à peine. Il sait que je suis là et je devine que ça lui fait du bien. C'est tout ce qui compte.

Il ne semble pas avoir mal. Il accepte, sans même grimacer, toutes les perfusions, prises de sang, piqûres et tous les examens que les médecins lui prescrivent. Lui si frêle, si maigre, fragile, qui peine à marcher, semble soudain être doté d'un squelette en acier et d'une force prodigieuse. L'espace d'un instant, il redevient ce héros qu'il était pour moi, quand j'étais petite fille, surtout lorsqu'on lui enfonce les seringues et qu'il élève, en silence, son profil de sphinx, au fur et à mesure que l'aiguille pénètre sa veine frémissante. C'est justement parce qu'il ne semble pas souffrir que je me dis que ce n'est rien de grave, qu'il va s'en sortir. Pourtant, les résultats des premières analyses laissent présager le contraire. Il a de l'hypotension alors que ça fait des années qu'il suit un traitement pour l'inverse. Il a une grosse anémie, ses reins fonctionnent *a minima,* son foie a grossi. Je surprends

le médecin en train de faire une grimace en analysant sa radio des poumons.

« Votre père a eu des pneumonies ? me demande-t-il.

— *Des* ? Au pluriel ? Je n'ai même pas le souvenir qu'il en ait eu une.

— Et est-ce qu'il a eu une tuberculose ?

— Non, pas à ce que je sache. »

Il n'a pas l'air de me croire et baisse les yeux dans un geste de résignation teintée de pitié. Il doit se demander quelle histoire de famille se cache derrière mon ignorance. S'il voulait bien me poser la question, je lui répondrais que je ne sais rien d'autre de mon père que ce à quoi j'ai assisté. Rien de sa vie d'avant, de son enfance en Kabylie, de sa jeunesse à Paris, de son histoire familiale, de ses amours. Alors les maladies, c'est un registre auquel je n'ai jamais eu accès. D'ailleurs, je ne l'ai jamais vu souffrant. Pas une grippe qui l'a cloué au lit, pas de fièvre, pas un seul congé maladie en quarante ans de travail. Comme une chasseuse de papillons, il m'a fallu attraper au vol des bribes de conversation pour reconstituer le passé de mon père. Avec ces morceaux, j'ai recomposé le patchwork de sa vie, mais il manque des pièces et je viens juste de prendre conscience, là, devant ce médecin, que mon père est comme un livre dont on aurait arraché les premières pages et que, pour le comprendre, il m'a fallu imaginer ce qui ne m'a pas été raconté.

Le médecin reprend le diagnostic. Mon père a sans doute une hémorragie interne mais on en ignore pour l'instant l'origine. Il est si faible qu'il faudra attendre que les trans-

fusions de sang fassent leur effet pour pouvoir procéder à des examens plus poussés. Il a l'air si calme, si serein que j'ai du mal à croire qu'à l'intérieur tout se détraque.

« Votre père boit ?

— Non, plus depuis des années. »

Là encore, je sens que le regard fuyant du médecin et que la feuille qu'il agite entre ses mains taisent des commentaires que je peux facilement deviner, du genre : « Mais ma petite dame, vous n'êtes vraiment au courant de rien ? Vous faites semblant ou vous avez du mal à voir les choses en face ? » Certes, j'ai toujours fait l'autruche ; à vrai dire c'est pratiquement la seule manière de survivre au sein de cette famille. Regarder ailleurs, ne pas mettre des mots sur les maux, c'est une stratégie que j'ai apprise très tôt pour maintenir à distance la douleur. D'ailleurs je suis la seule à avoir toujours défendu mon père quand ma mère et mon frère se plaignaient de sa consommation d'alcool. Pour moi, il ne buvait pas plus que les autres. Il allait au café tous les soirs après le travail, comme tous les hommes du quartier. Il payait sa tournée chez Jeanine et il rentrait à la maison pour dîner, avec son *France Soir* sous le bras et une baguette qu'il posait sur la table. À son retour, il était gai, souriant, nous prenait dans ses bras, mon frère et moi, plaisantait et ne semblait pas entendre ma mère qui gigotait derrière et se plaignait de l'heure à laquelle il arrivait et surtout du fait qu'il dépense son argent pour inviter les paumés du quartier.

C'est curieux, lui qui a passé sa vie à cacher ses tatouages sous des chemises à manches longues qu'il

n'enlevait même pas sur la plage, il n'a plus cette pudeur ici. Je revois à nouveau, après tant d'années, cette rose à l'encre bleue sur son avant-bras, qui semble s'effacer comme lui, puis un symbole que je présume kabyle qui consiste en quatre traits, comme les pointes d'une croix, et une date, 1956, que j'imagine être celle de son arrivée en France, pendant la guerre d'Algérie. Mais ça peut être autre chose parce que je ne sais même pas à quoi correspondent les marques sur son corps et que cette ignorance est d'autant plus douloureuse qu'elle me renvoie à une évidence cruelle : je connais à peine l'homme que j'aime le plus au monde.

« Tu vois, papa, le médecin dit que l'alcool a fait des dégâts sur ton foie.

— Il ne dit que des conneries, comme tous les médecins. Je ne bois plus une goutte depuis des années et puis, de toute façon, je n'ai jamais bu au travail, jamais de la vie. »

Quand mon père veut être catégorique et convaincant, il accompagne ses dires d'un geste énergique, un grand non qu'il fait en l'air avec son bras, index pointé vers le ciel comme s'il agitait la baguette invisible d'un chef d'orchestre.

« Tu sais, chez Harmis, si je m'étais trompé sur la coupe du tissu ne serait-ce qu'une seule fois, j'aurais été mis à la porte. Jamais de la vie je n'ai bu au travail. Ça, c'est encore les conneries de ta mère.

— Mais, papa, là, ça n'a rien à voir avec maman, c'est le médecin qui le dit.

— Ben, il dit des conneries comme ta mère ! »

1956

Karim était assis sur le pont du paquebot. Recroquevillé sur le plancher humide, la tête enfoncée dans ses genoux. Il fermait les yeux, non pas pour pleurer, un homme ça ne pleure pas, mais plutôt pour retenir les dernières images des siens, les garder en tête avec la netteté que le souvenir immédiat pouvait encore lui permettre. Il voulait les marquer comme une empreinte dans sa mémoire parce qu'il savait que le temps agirait comme une éponge et que leurs visages finiraient par se diluer comme une aquarelle sous la pluie. Il revoyait le visage anguleux de sa mère, cette peau fine et lumineuse, d'une pâleur presque olivâtre, marquée au front et au menton de tatouages berbères, et il regrettait déjà d'avoir voulu jouer les hommes et de ne pas avoir su pleurer comme l'enfant qu'il était, en se blottissant dans ses bras.

Karim commençait à avoir peur de l'immensité de cette mer qui l'entourait, du bruit des vagues frappant la coque noire du *Ville d'Alger* qui le menait à Marseille mais, s'il y avait bien une chose qui lui serrait les tripes et fermait

son diaphragme au point de l'étouffer, c'était son incapacité à imaginer ce qui l'attendait de l'autre côté de la Méditerranée.

Tout s'était passé très vite. La veille encore, sa vision du monde était si réduite qu'elle se limitait à celle de son village, perché dans les montagnes de la wilaya de Tizi Ouzou. Au-delà, le néant. Et puis soudain, il se retrouvait là, propulsé sur ce bateau, sans préavis, au milieu de cette mer hostile, avec pour seule arme face à ce futur incertain sa langue, le français, qu'il était si fier de parler sans une pointe d'accent et d'écrire sans fautes. Rien d'autre que ça pour survivre, à part l'adresse d'un oncle à Paris, griffonnée sur un bout de papier.

Quelques jours avant, à l'aube, il avait arpenté les ruelles du village, se collant aux murs de pierres ocre pour reprendre son souffle de temps à autre et surveillant sans cesse qu'il n'était pas suivi. Seul, dans cette obscurité moribonde, il ne pouvait palper que le silence qui venait de gagner un bras de fer contre les cris qui étaient sortis des maisons toute la nuit durant. Les hurlements de douleur du début s'étaient transformés en plaintes, puis peu à peu en gémissements, jusqu'à s'éteindre complètement. Cette absence de bruit offrait une quiétude suspicieuse, la sérénité qui ne s'atteint que lorsque la mort s'est présentée dans chaque demeure.

Lorsque Karim arriva à la fontaine, Hocine était déjà là, impatient, avec son baluchon à terre, séchant nerveusement à l'aide d'un mouchoir la sueur de son front et de sa

nuque. Son regard agité ne cessait de scruter les montagnes alentour.

« Il était temps ! Où tu étais passé ? Il faut qu'on parte, ils vont revenir d'un moment à l'autre et cette fois-ci personne ne va être épargné. Mais elles sont où tes affaires ? Tu viens comme ça ? Sans rien ? Bon, c'est pas grave, viens, on s'en va, dépêche-toi ! »

Karim n'osait pas avancer davantage, ni même soulever la tête pour regarder son ami. Les yeux rivés au sol, il ne savait pas quoi faire de ses mains, les mettait dans ses poches, les ressortait, essaya par trois fois d'allumer la cigarette qui dansait entre ses doigts. Enfin, il tira anxieusement dessus en espérant que la fumée qu'il exhalait saurait expirer les mots qu'il ne parvenait pas à prononcer. Face à lui, Hocine, l'ami de toujours, le compagnon de jeu, des premières fois pour tout, la première cigarette derrière les buissons, la première cuite et les confidences après avoir passé la première nuit avec une femme. Pas une expérience sans lui.

Hocine se tenait là devant lui, observant de ses yeux verts le paysage où il prévoyait de se réfugier jusqu'à ce qu'il parvienne à retrouver les rebelles fellaghas et puisse participer à leur côté à la révolution, comme il aimait nommer cette guerre sans nom. Cela faisait déjà des mois qu'Hocine ne parlait plus que de Messali Hadj et de sa promesse de libérer le pays de la présence française. C'était devenu son seul sujet de discussion. Dans les champs où il emmenait ses chèvres, Hocine racontait à Karim le déroulement de la bataille imaginaire de libération du village.

Il mimait les coups de feu sans pouvoir éviter de postillonner en imitant le bruit des balles. Parfois, il se prenait à inventer le discours d'intimidation qu'il tiendrait à un militaire français, il adoptait pour l'occasion un ton si grave et autoritaire que la scène finissait toujours en éclats de rire tant il était improbable qu'il puisse un jour maintenir son sérieux au-delà de cinq minutes. La guerre pour lui n'était qu'un jeu auquel il voulait participer, un rite d'initiation qui ferait de lui un homme, tout comme on joue aux gendarmes et aux voleurs, il voulait sa place dans les combats qui se déroulaient dans la région pour exister enfin. Là-bas, dans les montagnes, Hocine pensait que les jeunes comme eux seraient plus utiles à la révolte qu'à travailler la terre des colons. Karim, en revanche, n'avait pas l'intention de lutter pour un pays dans lequel il ne voulait plus vivre. Il le voulait, certes, libre de soumission, de cette identité postiche sans aucun sens, mais il voulait avant tout se sentir libre lui de choisir sa vie, et son choix était fait, il voulait la France. Son souhait, plutôt que de combattre c'était surtout de partir pour éviter un mariage arrangé avec une cousine, une motivation inavouable et peu héroïque en temps de guerre.

« Je ne vais pas partir avec toi, Hocine, je suis désolé, finit enfin par dire Karim, tête baissée. Je ne peux pas. Ils finiront par nous tuer et je ne veux pas mourir. Je veux vivre, vivre bien et pas ici, où on n'a aucun avenir. Ils ont réussi à te remplir la tête de désir d'indépendance, mais ouvre les yeux, Hocine, les Français ne partiront jamais. Ils sont ici depuis des générations, ils se disent français mais

ils ne connaissent pas plus la France que nous. Ils ne s'en iront jamais parce que pour eux cette terre est autant la leur que la nôtre.

— Tu veux vivre Karim ? C'est ça ? Tu veux vivre ? Alors viens avec moi ou tu finiras comme Abdel hier, tu n'as pas le choix. Tu as vu la même chose que moi, tu as entendu ses cris lorsqu'on le torturait dans la cour de sa maison devant ses enfants. Ils l'ont mitraillé comme un chien. Ils nous tueront un à un, jour après jour. On ne pourra jamais plus vivre ensemble, c'est trop tard. Tiens, regarde, ils sont là à nouveau. Ça ne se terminera jamais. »

Du haut des montagnes, on pouvait distinguer une traînée de poussière comme celles que tracent les avions dans le ciel. Les jeeps des parachutistes descendaient à toute vitesse annonçant de nouvelles représailles, des coups de crosse de fusils contre les portes qui obligeraient les habitants du village à sortir pour se réunir sur la place en attendant l'événement de la journée, une menace, une arrestation, une exécution peut-être.

Les militaires se placèrent face à la foule en pointant leurs armes au hasard sur un vieillard, un homme, une femme, un enfant. N'importe qui faisait l'affaire. Quelques-uns des villageois regardaient la montagne, à l'affût d'un assaut des fellaghas ou tout simplement parce qu'il leur était impossible de soutenir le regard imprégné d'angoisse de celui qui, face à eux, sentait la mort rôder trop près et en avait autant peur qu'eux. Les militaires réajustaient leurs armes parce que l'alcool qu'ils consommaient pour supporter cette

guerre ne leur permettait pas de maintenir leurs fusils avec fermeté. La peur de mourir était aussi palpable que celle de tuer. Le commandant mit fin à cette attente en annonçant que l'incendie du campement des parachutistes dans le village voisin ne resterait pas impuni. Il traîna ses bottes vers Hocine et, une fois face à lui, il lui demanda pourquoi il avait un baluchon. Hocine ne répondit rien mais il exécuta immédiatement l'ordre qui lui avait été donné de prendre la pelle qu'on lui avait jetée au sol et de commencer à creuser. Une fois la tâche terminée, Hocine, épuisé, s'appuya sur la pelle pour rester debout et demanda :

« Et maintenant ? Qu'est-ce que je fais ?

— Maintenant ? répondit le commandant. Maintenant, tu meurs parce que tu viens de creuser ta tombe. »

Et il vida le chargeur de son fusil sur Hocine qui tomba sur le dos en couvrant de sang son baluchon.

Sur le pont du paquebot, Karim se leva pour regarder les vagues faire leur révérence à Alger la blanche. C'était une nuit agitée mais Alger était là, impassible au loin, magistrale, avec ses bâtiments soignés, superposés en une pyramide anarchique de maisons qui maintenaient une harmonie dans le chaos. Alger si paisible, vermoulue dans ses entrailles, à la Casbah, par la violence qui faisait courir la mort dans ses ruelles transpirant le sang et le désir avide d'indépendance. Tout paraissait si calme depuis cette distance et pourtant, chaque fois que Karim fermait les yeux, il revoyait les yeux d'Hocine, billes immobiles fixant le ciel. Il tremblait à cause de cette mort injuste et de

cette fuite tout aussi injuste pour éviter sa propre mort, évidente, immédiate, imprévisible et pourtant si certaine. Il n'y avait pas d'autre issue que de partir pour la France même s'il s'agissait aussi d'une terre hostile où il continuerait d'être l'indigène, le raton, le bougnoul dont la présence dérange. Karim baissa la tête et se mit à pleurer en hurlant le nom de sa mère avec le désespoir des enfants perdus. Un homme s'approcha et lui tendit une bouteille de vin. Au petit matin, son bras saignait encore. Une date y était tatouée : 1956.